

La vie, noir s'il en est, d'un jeune philosophe - 1/1

Ma vie, mes périodes difficiles, et comme à mon habitude, mes idées sombres et tristes...

Je commençais ma vie simplement, comme les autres, dans une clinique de Grenoble, avec un accouchement tout ce qu'il y avait de plus normal. Ce que mes parents ne savaient pas, c'est qu'ils avaient donné naissance à un artiste à la vie éternellement tourmenté, par le monde, par les idées. Ma petite jeunesse se passa simplement aussi, marquée par un nombre de bronchiolites et bronchites inégalées pendant mes premières années. Mais, ce problème terminé, ma vie continua, simplement, entourée de ma famille et de mes proches, je grandissais gaiement et m'entendait bien avec les autres, je vivais pleinement la vie qu'il m'était donné de vivre. J'avais de bons résultats scolaires, tout ce que l'on aurait pu rêver. Malheureusement, le rêve devait se terminer un jour, un matin noir, à mes 11 ans, un coup de téléphone avait réveillé mes parents et moi, un coup qui ne sonnait pas comme d'habitude, comme si un drame était arrivé à 6 heures du matin, n'ayant pas le temps de nous lever, j'entends sur le répondeur la voix de ma grand-mère en larmes, mais je ne distingue pas ce qu'elle dit, je suis encore dans ma chambre, mes parents sont levés. Je n'ose sortir, demandé ce qui s'est passé. J'imagine, je sais que mon oncle est à l'hôpital pour un problème cardio-vasculaire, mon oncle avec qui je m'entend si bien ! Ou devrais-je dire : avec qui je m'entendais si bien....

Ce matin, il est mort dans son sommeil, à l'hôpital de la Mère, calmement, il trouve enfin la paix. Je ne serai pas consolé avant 2 mois. Puis, à mes 12 ans, j'apprends le problème de mon autre oncle, paralysé des deux jambes et bientôt du reste du corps. Ma famille en reste chamboulée. Pendant une année je resterais calme, j'assurerais mes pas. À mes 13 ans, mon grand-père, mon deuxième père pour moi, entre en clinique, hospitalisé en dernière minute pour un problème à une jambe. Plus tard, les chirurgiens détectent aussi des problèmes au bronche puisqu'il est ancien mineur. Et au cœur. Je m'efforce de croire mes parents qui me disent qu'il s'en sortira, qu'il va de mieux en mieux. Puis, un matin, à croire qu'ils sont maudits, je joue à l'ordinateur quand le téléphone sonne, je répond et parle à ma grand-mère dans tous ses états qui me demande de lui passer mon père sans rien me dire de plus. J'ai déjà deviné de toutes façons... Quelques minutes plus tard, je monte voir mon père qui vient de perdre le sien. J'entrerais peut-être après sa crémation, en dépression de niveau 2. Je resterais une année entière accumulant les crises d'angoisses, les tristesses incurables et les cauchemars douteux. Puis, je voudrais en finir et sauterai de la fenêtre de ma chambre me cassant les deux jambes. J'aurais vu toute sorte de psychologues sans succès. En vacances à mes 14 ans, je prendrais des calmants en douzaine et tomberais dans un coma de 48 heures. Puis, mes parents me trouveront enfin le psychiatre qui m'a sauvé, je continue encore aujourd'hui les anti-dépresseurs ayant presque terminé ma période de deuil, mais les idées restent, et je serai à jamais the man who hate the world.....